**Le seigneur féodal, ce sire, qui triomphe au cours des XIe et XIIe siècles, dominant ses vassaux, s estompe peu à peu du paysage social français.**

Le " combattant " au moyen âge, XI-XIII siècles Étymologie: au sens générlque: le bellator, le combattant, le guerrier, s'oppose à l'orator, celui qui prie et au laborator, celui qui peine, suivant la tripartition de la société présentée par Adalbéron de Laon au début du XIè siècle dans son Poème au roi Robert. au sens hiérarchique: le puissant. le dominus, le prince ou le comte, le maître du château, le sire, le senior, celui qui tient la place forte au nom du puissant, le comte, le cavalier, le chevalier, le miles, le caballarius, le cavalier par opposition au piéton. L'Occident aux XIe, XIIe et XIIIe siècles est chrétien . C'est le grand moment de ce que les historiens ont appelé la féodalité, la dissolution du pouvoir central qui a permis l'émergence d'une frange de la population qui a accaparé le pouvoir royal, exploitant toutes les forces vives de la population, tant en hommes qu'en biens, après l'avoir rassemblée, ce que Georges Duby appelait l'encellulement, afin de pouvoir mieux la protéger, c'est-à-dire la dominer à son profit. L'Église est parvenue à canaliser cette force, avec ou contre elle, mais, en définitive ce sont les Etats qui se constituent au XIIIè siècle qui triompheront, lentement, de ces belliqueux et qui sauront les utiliser à leur profit, les domestiquant. I. Le bellator, le belliqueux A. Le 3 juillet 987 est couronné et sacré Hugues Capet. En cette fin du Xè et au début du XIè siècles, le véritable développement du politique, économique et social s'appuie sur les héritiers des grandes familles carolingiennes, les comtes. Afin de pouvoir se faire obéir dans tout Ie comté, ceux-ci ont besoin d'hommes. Vers l'an mil, il leur faut des gens forts, habiles au maniement des armes, mobiles, leur devant tout. Pour cela ils désignent des hommes, généralement des cadets ou des bâtards descendants de familles carolingiennes ou encore quelques paysans libres possédant une certaine aisance, des alleutiers, à qui ils donnent les armes nécessaires à leur fonction et la monture, le cheval, indispensable pour se déplacer et exécuter les ordres, au cours d'une rapide entrevue. Ce simple don des armes et du cheval ne deviendra que bien plus tard la cérémonie bien connue de l'adoubement, seulement vers les années l170. avec la veillée de prières, la bénédiction des armes par le prêtre et les parrains ceignant l'épée et chaussant les éperons à l'heureux élu entrant dans le corps d'une chevalerie dont l'accès tend à se fermer. Ceux dont les parents ne pourront plus procéder à cette cérémonie dispendieuse ne seront plus désormais que des éternels bacheliers, et perdront les privilèges de la noblesse, les cadets bien sûr et bientôt parfois quelques aînés. La noblesse se ferme. Certains de ces impétrants, les plus forts, les meilleurs, obtiendront de leur seigneur une terre, un fief, afin de pouvoir posséder les revenus nécessaires pour qu'ils puissent réaliser leurs obligations, en échange de quoi il devront rendre l'hommage à celui que le vassal appellera bientôt son suzerain. B. Or, le monde féodal n'est qu'une série de promotions sociales dues au courage, aux combats, au hasard et aux tentatives d'usurpations mais fondées sur l'appartenance familiale à un lignage. Voir par exemple l'établissement de la structure féodale en deux parties distinctes: d'abord les puissants, les patrons: le comte et son homme, le sire, celui que l'on appelle senior ou encore le maître du château, au nom du comte, ou encore le châtelain et puis les autres, les garçons, les valets à cheval d'une part, d'où le nom de cavalier, le miles, le caballarius et d'autre part les piétons, les sergents. Exemple l'histoire de la famille des Drus dans le Limousin que nous conte Adémar de Chabannes au début du XIè siècle. Le père, Abbon Drus, défend la citadelle de Bellac contre les incursions du roi de France au nom du duc d'Aquitaine. En récompense il reçoit du duc l'autorisation de faire construire un château [une motte] sur son domaine. Il a deux fils, Pierre, devient abbé du Dorat, un grand monastère du Limousin et Humbert, un sire. Le prévôt du Dorat, Ainart, qui aide Pierre de ses conseils, mourra à Rome, son frère Raimond à Jérusalem et son autre frère Abbon accablé de maladie. Désormais, Pierre, est livré à lui même. C'est alors qu'il tombe dans le péché de tyrannie. Le triomphe des sires est visible dans le paysage. Se multiplient alors les résidences féodales plus ou moins autorisées par le pouvoir légal: les mottes féodales repérées par l'archéologie aérienne par exemple surtout en période de sécheresse, 1976, 1997. Les mottes sont également présentes dans la broderie de Bayeux La motte, c'est un monticule rehaussé par la terre retirée du fossé qui l'entoure, possédant en son centre une tour carrée en bois, parfois un oratoire, le tout enfermé par une palissade. Autour de cet ensemble s'est édifiée la basse-cour où se rassemblent les paysans, protégés et dominés par le maître, avec leurs instruments agricoles et les quelques baraques indispensables afin de protéger les hommes et les denrées, avec les volailles et les petits animaux domestiques, ce que l'on appelle d'ailleurs de nos jours par extension: la basse-cour. De ce point fortifié, le maître domine une superficie plus ou moins importante, faisant régner sa loi sur cet espace en lieu et place du pouvoir légal, celui du roi. La notion de res publica, d'intérêt public, a disparu. De son donjon, il établit toute une stratégie politique afin de conserver et d'accroître ses pouvoirs, par la force, par la ruse, par les différentes allégeances qui lui sont dues ou qu'il doit, par les alliances matrimoniales qu'il est ou non capable d'établir. C. " Ne pas nuire ". C'est ainsi que Fulbert de Chartres répond en 1023 à une question posée par le duc d'Aquitaine portant sur les devoirs du vassal. Il ajoute dans sa réponse que le seigneur de son côté a des devoirs envers celui-ci, mais bien moindres, les rapports ne sont pas égalitaires, loin de là. C'est une conséquence du mouvement dit de la paix de Dieu, la Pax Dei, dont la première manifestation se situe à Charroux en Aquitaine en 990. Afin de tenter de résoudre le problème d'une insécurité excessive, les évêques, se substituant au roi impuissant, proposent aux chevaliers une sorte de code de bonne conduite. Ils devront respecter les personnes et les biens des faibles, les débiles, des désarmés, les inhermes, ainsi que les sauvetées. Les sires, les puissants, acceptent. Pourquoi ? Pourquoi s'arrêter de prendre, de piller, d'amasser le bien d'autrui ? Il y a dans ce marché une compensation de taille. En acceptant de freiner leurs rapines, de protéger ceux qui ne peuvent se défendre, ils seront les maîtres sur leurs domaines et eux aussi seront protégés dans leurs biens. C'est en fait une légalisation par le pouvoir ecclésiastique, le seul qui demeure, des usurpations réalisées sur le pouvoir des comtes. Voilà pourquoi les sires ont accepté, par intérêt, de mettre un frein à leurs rapines. II. Le courtois A. Ce bellator, ce combattant, est un guerrier, un laïque, un homme dont le devenir est le mariage. En effet, la réforme grégorienne menée de Rome et relayée dans tout l'Occident par le monastère bénédictin de Cluny et tous les monastères qui en dépendent à partir du milieu du XIè siècle, sépare de plus en plus rigoureusement le peuple de Dieu en deux catégories. et non pas en trois comme l'avait proposé l'évêque Adalbéron de Laon. D'une part, les clercs voués au culte de Dieu, chastes, et d'autre part les laïques, comprenant ceux qui combattent et les autres, ceux qui peinent. Les deux catégories de laïques ne pouvant, par faiblesse, demeurer chastes ont donc pour mission de procréer à l'intérieur d'une institution renouvelée et transformée, devenue un sacrement, donc indissoluble sauf cas exceptionnel, en liaison avec cette nouvelle vision dualiste de la société, je veux parler du mariage. Mais c'est aussi que le mariage devient une prestation de foi par laquelle les deux époux s'engagent volontairement l'un envers l'autre, comme le suzerain et le vassal, afin que, à l'image de l'arbre de Jessé, l'ancêtre de Marie, que l'on peut observer sur un vitrail de Chartres, un lignage puissant jaillisse d'eux. Manifestation de deux morales, celle des prêtres et celle des guerriers, complémentaires souvent, antagonistes parfois. Le clergé assure et légalise l'héritage des biens au profit de la primogéniture du mâle légitime mais en contrepartie, ce même clergé rend impossible la dissolution d'une union demeurée stérile ou devenue politiquement caduque, au nom d'un mariage consacré, c'est à dire au nom du maintien de la stabilité, en définitive de l'ordre établi. B. Un homme belliqueux, un prédateur qui se mue en miles Christi, en chevalier de Dieu. Petit à petit l'Église propose et fait triompher une morale guerrière en se fondant sur la notion de guerre juste. Cela était déjà manifeste dans la paix de Dieu, cela l'est encore davantage dans la trêve de Dieu, la treuga Dei lorsque le temps lui-même est christianisé, les combats devant cesser entre les vendredis et les dimanches en révérences au Vendredi saint et au dimanche pascal de la Résurrection. Le chevalier ne doit pas semer le trouble, ne pas nuire. Mieux, une absence de nuisance qui se transforme en intervention bénéfique. Il doit désormais intervenir militairement afin de rétablir la paix si celle-ci a été troublée. Il y a donc bien une guerre juste et une guerre injuste dont la définition est bien donnée par l'Église, et que Dieu concrétise en accordant le triomphe au juste, c'est Bouvines, le dimanche 27 juillet 1214 où l'ost royal de Philippe II Auguste, inférieur en nombre, malgré les chevaliers du nord de la Loire et les milices communales se dresse contre l'armée de l'empereur du Saint-Empire-Romain-Germanique, Otton IV, excommunié par le souverain pontife, soutenu par des traîtres comme Ferrand de Flandre et qui compte dans ses rangs des Brabançons, des mercenaires, une horreur, dont l'usage est interdit entre chrétiens. Bouvines, c'est essentiellement une ordalie, un jugement de Dieu, voilà pourquoi la victoire est à Philippe. Mais il existe une guerre encore plus juste, celle que l'on appellera bientôt la croisade, celle pour laquelle les souverains pontifes accordent bientôt l'indulgence, celle qui ouvre les portes du paradis puisque, comme Roland à Roncevaux, ils meurent en martyrs. Dans un premier temps c'est la lutte contre les infidèles, les Arabes qui se sont emparés de la péninsule ibérique en 71l, celle qui a commencé avec la Reconquista afin de chasser les maures et de rendre à la chrétienté une terre où l'apôtre Jacques s'est manifesté. Invention de son tombeau au début du IXe siècle et par son apparition, combattant dans le ciel aux côtés des chrétiens lors de la bataille de Clavijo, en 844, 1085 prise de Tolède, qui a continué dans l'Italie du Sud et en Sicile, terre d'Islam au début du XIè siècle. Puis enfin c'est la lutte pour la reconquête des Lieux saints, pour la reprise de Jérusalem afin de rendre au seigneur Christ son fief. Les vassaux se placent sous la bannière du Christ roi, croix rouge sur la poitrine, et tous ensemble, dans un grand élan de foi qui n'exclut pas quelques calculs sordides, ils partent rendre sa terre à leur seigneur. Pour cette guerre, la bravoure, le courage, l'abnégation ne sont peut-être pas suffisants. Il convient surtout de combattre, à l'image des moines, avec un cœur pur. Comme David face à Goliath, peu importe le rapport des forces en présence. L'essentiel réside dans la pureté de l'intention. Dieu s'occupe des adversaires, guide le bras des fidèles. D'où la réponse apportée par l'Occident avec la création des Ordres militaires, ces moines-soldats, si ces deux vocables peuvent être accolés, qui luttent inlassablement contre les mécréants. Dans cette lutte toutes les armes sont autorisées, même l'arc. Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, Templiers, Teutoniques, ordres de Calatrava et de Saint-Jacques, tous se sont donnés pour mission d'aider et de protéger les pèlerins. En Palestine, ils luttent contre la reconquête musulmane, Saladin; en Espagne, ils sont le fer de lance de la reconquête définitive de la péninsule; en Europe de l'Est enfin, ils se lancent dans la conquête de nouvelles terres au christianisme occidental. C. Une culture " chevaleresque ". Une culture laïque, en langue vernaculaire qui exalte la prouesse, la largesse, la courtoisie. Critique par conséquent des autres valeurs, celle des clercs, la parole, qui peut être à l'image de la langue d'Ésope, bifide, mais dont on a besoin dans les conseils, dans les ambassades; celle des bourgeois, I'argent, qui corrompt tout, y compris les âmes par l'avarice, mais un argent dont personne ne peut se passer et dont la possession est de plus en plus indispensable. La bataille est souvent présente aux environs des années 1100. Elle est illustrée par la broderie de Bayeux dans les années 1090, 14 octobre 1066, Hastings. Elle est illustrée par des chapiteaux historiés: Elle est illustrée par La Chanson de Roland, transcrite vers 1100, Elle est illustrée par des sirventès, poèmes de circonstances attribués à Bertrand de Born, qui s'opposent aux cansos. chansons généralement consacrées à l'amour. Bertrand de Born est un troubadour [trobar signifie trouver, inventer] donc un auteur-compositeur. Le jongleur Papiol est l'un des interprètes de Bertrand de Born [ de joglar, jouer avec les mots mais aussi avec des objets]. Ce seigneur-poète, né en Périgord en 1140, batailleur, eut une vie pleine de sauvagerie, de combats et de cruauté avant de se retirer au monastère de Dalon avant 1197 pour y finir paisiblement ses jours avant 1215. Il est présenté ainsi au XIIIè siècle en langue provençale: " Bons cavalièrs fo e bons guerrièrs e bons domnejaire e bons trogaire e savis e ben parlanz ". " Bon cavalier fut et bon guerrier et bon dommageur et bon troubadour et savant et bien parlant. " Voici l'un de ses sirventès en langue d'oc où l'on rencontre prouesse et largesse: Belle m'est la presse des boucliers, aux couleurs de vermeil et d'azur d'enseignes et de gonfanons, de diverses couleurs [tretous (?) vives ?]; tentes, abris, riches pavillons dresser, les lances briser, les écus trouer et fendre les heaumes brunis; des coups donner et recevoir. Et j'ai grande allégresse quand je vois en campagne rangés chevaliers et chevaux armés. Il me plaît quand les coureurs font gens et bétail s'enfuir; il me plaît de voir leur courir sus force guerriers, tous ensemble. Il plaît surtout à mon cœur de voir châteaux forts assiégés, enceintes rompues et effondrées, de voir l'armée sur le bord tout autour de fossés enclos et de lices aux forts pieux serrés. Il me plaît aussi le seigneur quand le premier il se lance à l'assaut, sur son cheval armé, sans frémir pour faire les siens enhardir de son vaillant courage... Je vous le dis: rien n'a pour moi saveur, ni manger, boire ou dormir, autant que d'entendre crier: " En avant ! " des deux côtés, et d'entendre hennir les chevaux démontés, en forêt, et crier: " A l'aide ! A l'aide ! " et voir tomber dans les fossés grands et petits dans la prairie, et voir les morts avec, dans le côté, tronçons de lance et leur fanions. Car grand guerre fait d'un seigneur avare un généreux : pour quoi me plaît bien des rois voir la pompe, qu'ils aient besoin de pieux, cordes et pommeaux et soient les tentes dressées pour camper dehors. Ah ! nous rencontrer par milliers et centaines, qu'après nous on en chante la geste ! trompes, tambours, bannières et pennons, enseignes et chevaux noirs et blancs verrons bientôt: qu'il fera bon vivre ! on prendra leur bien aux usuriers et par chemin n'iront plus convois de jour tranquilles, ni bourgeois sans tracas, ni marchands qui viendront de la France, mais sera riche qui pillera de bon cœur ! Une culture laïque au service de l'amour, la courtoisie. En pays occitan et en langue occitane, apparaît une poésie amoureuse, une poésie dite courtoise, exaltant la femme noble, la seule digne d'intérêt après la Vierge. Mais c'est une poésie à caractère " militaire " puisqu'il faut faire en sorte, comme au jeu des échecs, de prendre la dame afin de mieux triompher du roi. Pour cela il convient d'abord pour le jeune mâle de repérer sa proie, de l'identifier parmi les autres femelles. Puis de s'en approcher afin de l'observer, sans la faire fuir, sans l'effaroucher, l'amadouer, la surprendre favorablement et se montrer sous son meilleur jour, avec ses plus beaux atours, comme à la guerre. Ensuite, faire le siège de la dame. Tourner autour d'elle, observer ses points faibles, s'engager et si besoin, rompre. Se soumettre à la dame, se livrer à elle et attendre son verdict. La dame peut refuser de jouer, elle demeure la maîtresse dans cette partie du jeu, mais si elle accepte, alors elle devra jouer jusqu'au bout, se donner à lui comme il s'est donné à elle. L'amoureux devra prendre son temps. Un siège peut être long, se munir de munitions appropriées, compliments biens tournés, poèmes, petits cadeaux. Puis investir la place, petit à petit, sans brusquerie, en se dominant afin de ne pas ruiner les efforts consentis et les progrès réalisés, un peu comme un long travail de sape permettant après de longues semaines la chute de la tour. Se méfier, car la dame est surveillée par son époux et par les jaloux, des mauvaises langues. N'est-elle pas le dépôt de l'honneur de son mari et de la lignée de celui-ci ? Aimer de fin'amor c'est bien mettre son corps en péril, c'est courir l'aventure. Au fur et à mesure des lents progrès réalisés, les résistances de la dame céderont, lentement, mais sûrement. L'amoureux obtiendra d'être embrassé, puis elle lui offrira ses lèvres pour un baiser. Ensuite viendront des caresses plus appuyées afin d'exacerber le désir jusqu'à l'assaig, l'essai des troubadours, où les amants dans une parfaite maîtrise des corps demeureront allongés, nus, l'un auprès de l'autre, sans céder à la tentation. C'est le joy, ce plaisir intense, à la limite du supportable, qui réside dans l'arrivée imminente d'un instant dont on se prend à espérer qu'il se fera attendre encore quelques secondes afin de conserver ce mystère et cet espoir fou d'un bonheur éblouissant qui doit d'évidence s'accomplir. L'amour offert à la dame, accepté et rendu, la quête est terminée. L'amor, cette recherche passionnée du plaisir, créateur de désordre, est ainsi peu à peu bridé. Le jeune chevalier a su dominer ses instincts. La dame a réalisé son œuvre d'éducation. Le jeune rustre est devenu grâce à elle un amant présentable, policé, il peut désormais tenir sa place à la cour parmi les autres chevaliers. Bientôt il pourra convoler dans un mariage de raison, fonder un puissant lignage et donner à son épouse la dilection, l'affection, qui engendre l'ordre qu'elle est en droit d'attendre de son mari, et non l'amor qui ne pourrait déclencher que désordre . C'est bien le cas dans le roman arthurien de Chrétien de Troyes, Érec et Énide, ouvrage composé en vers mais en français, donc " en roman ", d'où son nom, dans les années 1160-1164 à la cour de Marie de Champagne: " Érec aimait de tant d'amour son épouse qu'il ne se souciait plus des armes, ni n'allait combattre au tournoi. De jouter ne s'occupait plus, mais seulement de faire la cour à sa femme, qui était sa mie et sa drue. Tout son cœur et tout son soin, il les donnait à accoler et à baiser sans prendre plaisir à nulle autre chose. Ses compagnons en avaient peine et se plaignaient entre eux à haute voix de ce que vraiment trop l'aimait. Il était souvent midi passé qu'il ne s'était encore levé d'à côté d'elle et n'avait souci de ce qu'on en pensât. Il ne s'éloignait que bien peu. Mais il oubliait de donner à ses chevaliers armes et robes et deniers. Et tout le baronnage disait que c'était grand-peine et dommage de voir un baron si valeureux refuser de porter les armes. " Amour et mariage doivent céder devant l'aventure. Ne se pliant pas à sa destinée, Érec, de chevalier exemplaire, se transformait en récréant. L'amour courtois est donc un jeu où règne l'imaginaire et le fantasme mais dans lequel le maître demeure en définitive l'homme, dès lors que la femme a accepté de jouer. Tout cela ne se déroule qu'à la cour, autour du puissant, roi ou princes, en opposition totale avec les rustres de la campagne, les vilains. C'est une marque du fossé qui existe entre les chevaliers et les autres, les 95% de paysans que compte la société féodale. Une distinction également entre les chevaliers et les clercs, entre ceux qui utilisent le roman, d'oc ou d'oui, et pour qui le maintien de la lignée, et donc le mariage, est l'essentiel et ceux qui utilisent le latin et qui, au contraire des précédents, ont fait vœu de chasteté. C'est à la cour que sont rassemblées les femmes. La dame du seigneur d'abord. Pour gagner l'amour du maître il faut d'abord passer par celui de sa dame, la conseillère matrimoniale de son époux, I'intercesseur privilégié auprès de lui. Les dames des hommes du seigneurs et toutes les autres, les plus importantes, les filles héritières. Au début, I'amour courtois ne concerne que les jeunes, les " garçons ", les apprentis chevaliers, les adoubés non encore mariés, et les dames, donc les épouses, du même âge qu'eux en fait, puisque les maris sont plus âgés. Dans les années 1160-1170 le jeu courtois se modifie, il devient un prélude quasiment indispensable au mariage pour la demoiselle que l'on courtise, il est également un moyen pour le seigneur marié de se policer. Ainsi, c'est toute la société de cour qui se met à " courtiser ". Il s'agit donc de l'élaboration d'un véritable code de savoir vivre, d'une politesse. De ce fait, la conquête amoureuse tend de plus en plus à s'arrêter avant l'irréparable afin de garder mesure et bon goût. André le Chapelin, vers 1200 à la cour de Philippe Auguste, écrit en latin, c'est un clerc, le Traité de l 'amour. Ouvrage rhétorique, où domine la dialectique du pour et du contre, c'est en fait une critique de l'amour courtois perturbateur. Mais, en ce qui concerne les amours vilaines ou rurales, André déclare: " 11 est parfaitement impossible de trouver des paysans qui servent à la Cour d'Amour; mais ils sont tout naturellement conduits à accomplir les œuvres de Vénus comme le cheval et le mulet ainsi que leur enseigne l'instinct de leur nature ", et il donne ce conseil au seigneur de la cour qui serait tenté par un frais minois: " Mais si par hasard l'amour des paysannes t'attirait, garde-toi de les flatter par de nombreuses louanges, et si tu trouves une occasion propice, n'hésite pas à accomplir tes désirs et à les posséder par force " III. Le sire domestiqué A. Reprise en mains par les puissants de leur autorité, - soit par l'intermédiaire de l'argent comme ce fut le cas pour le comte de Barcelone dès la seconde moitié du XIe siècle, - soit par l'autorité conférée par le sacre au roi de France par exemple, et la lente reprise en mains du domaine royal par Louis VI et Louis VII, prélude à la reconquête de l'ensemble du royaume dont Philippe II Auguste et Louis IX, saint Louis, seront les protagonistes principaux, - soit en s'appuyant sur le contact direct avec le roi sacré à l'occasion de voyages, par exemple dans le Midi aquitain avec le mariage de Louis VII et d'Aliénor, héritière d'Aquitaine, ou lors des croisades. Celle de 1147 prêchée par saint Bernard de Clairvaux vit pour la première fois une troupe de chevaliers nombreux se presser autour du roi de France, partager ses joies, le suivre à la bataille et ce, durant de nombreux mois. L'organisation de tournois par les princes, vastes mêlées qui triomphent dans la décennie l120, condamnées par l'Église qui parle des "détestables foires et des marchés appelés vulgairement tournois, dans lesquels les chevaliers ont l'habitude de se réunir pour exhiber leur force et leur impétueuse témérité " [Innocent II, ll30. Cette condamnation répétée au cours du second concile de Latran de l139 puis à de nombreuses reprises, ne sera levée qu'en 1316 par Jean XXII]. Cette bataille rangée, cette mêlée furieuse, devient peu à peu une fête moins dangereuse parce qu'au tournoi se substitue graduellement la joute par couples de champions affrontés avec des règles plus strictes et la présence de hérauts, experts des règles du jeu et chargés de les faire appliquer, parce que les armes " à outrance ", celles de combat, sont remplacées par les armes " à plaisance ", épées au fil émoussé, lances dont la pointe est remplacée par un embout. Cette fête seigneuriale princière, succédanée de la guerre. révélatrice de talents, est également un jeu spectacle courtois, mais elle est aussi de plus en plus coûteuse puisque l'on se doit d'y briller, et par son courage, et par son paraître. Or, dans ce XIIè siècle, la puissance que procure l'argent va de pair avec la nécessité absolue d'en posséder toujours plus. Désormais, seuls les grands peuvent rassembler de nombreux vassaux et leur puissance est telle que les petits sont mâtés par la force ou bien, comprenant où est leur intérêt, s'allient au puissant, abandonnant certes une partie de leur autonomie et de leur liberté, la reprise en fief de leur propre alleu, mais compensée par des bribes de pouvoirs et la possibilité de se maintenir dans l'échelle sociale. B. C'est que le sire n'est plus le principal prédateur, le roi et les grands princes le supplantent. Et surtout, la richesse n'est plus seulement rurale mais de plus en plus urbaine. Or, le sire est relativement absent de cette ville qui se transforme et où les nouveaux bâtiments ecclésiastiques, par exemple la nouvelle cathédrale qui s'érige depuis la seconde moitié du XIIe siècle, toujours plus grande, toujours plus haute, exalte la grandeur et la magnificence de Dieu, la piété triomphante des chanoines et de l'évêque et l'humilité des fidèles. Les halles sont encore dans l'ombre des églises mais plus pour bien longtemps. Notre-Dame de Paris commencée depuis 1163 par Maurice de Sully et poursuivie jusque vers 1250, peut contenir 9 000 personnes Face à cette situation de conflit, le monde des chevaliers se replie sur lui même, se transforme en une caste qui a tendance à se fermer avec l'obligation faite à ses membres d'être adoubés au cours d'une cérémonie de plus en plus fastueuse, et par conséquent coûteuse et donc limitée à un certain nombre de familles et parfois même à quelques-uns des garçons d'une même famille. Apparaissent ainsi les bacheliers, ces nobles de naissance qui ne sont pas encore adoubés et dont certains ne le seront jamais. La chevalerie, caste sociale est née, avec ses codes de reconnaissance, l'héraldique, les titres de noblesse, l'exaltation d'une morale chevaleresque fondée sur l'honneur et la libéralité, mais n'ayant parfois plus que son sang à donner. Entre 1120 et 1150 apparition des armoiries héréditaires pour la noblesse. Essentiellement un moyen de reconnaissance personnel puis familial dans la guerre comme dans le tournois. Les armes d'Angleterre: A l'origine: Plaque funéraire de cuivre émaillée, vers ll55-1160, de Geoffroy Plantagenêt, comte d'Anjou et duc de Normandie, mort en ll51, grand père de Richard Cœur de Lion. Bouclier aux lions d'or rampants [dressé verticalement sur les pattes de derrière] sur champ d'azur. En fait Geoffroi n'a jamais dû porter d'armoiries. Les armes d'Angleterre sont nées avec Richard Cœur de Lion [1189-1199]. En 1195, à son retour de captivité, il remplace les deux lions rampants et affrontés qu'il portait jusque là et qu'avait peut-être porté son père Henri II [1154-l 189] en un écu à trois lions passants [horizontaux et semblant marcher]. Sur le continent, ces lions prirent le nom de léopards, par moquerie ? Si le léopard n'avait pas la tête de face mais de profil ce serait un simple lion passant. C. Comment maintenir son rang ? Passer au service d'un grand, attendre tout de sa libéralité, un rôle à la cour, de l'argent que l'on dépense à pleines mains, une épouse pour prix de sa bravoure et de sa fidélité. C'est ce qu'avait fait Guillaume dit " le Maréchal ", " le meilleur chevalier du royaume " qui grâce à sa vaillance aux combats et dans les tournois parvint aux fonctions de régent d'Angleterre pour le jeune Henri III, fut marié par son seigneur et mourut à plus de soixante-dix ans, à plus de quatre-vingts suivant ses dires, en 1219. Au siècle suivant, d'autres possibilités se font jour avec le développement de l'administration dans les royaumes comme dans les principautés. L'administration a besoin de plus en plus de fonctionnaires possédant des notions ou de solides connaissances de droit que l'on acquiert en France à la faculté de droit d'Orléans par exemple. Pour cela, elle fait appel à des fils de petits seigneurs, souvent locaux, ceux de France, d'Ile de France, ce sont les légistes à l'image de Philippe de Beaumanoir sous Louis IX. Sinon, le sire tend à disparaître, à se ruraliser, devenant un hobereau, fier de sa noblesse mais vivant peu ou prou comme ses paysans. Le maître du château, le sire, n'est plus qu'un chevalier dominant quelques ruraux, dont certains, les coqs de villages comme on les appellera au XVIIIè siècle sont bien plus riches que lui. La barrière sociale entre les puissants et les autres se situe maintenant au-dessus du sire, inaccessible. Conclusion Le seigneur féodal, ce sire, qui triomphe au cours des XIe et XIIe siècles, dominant ses vassaux, s'estompe peu à peu du paysage social français. Ce sont leurs lointains descendants que l'on rencontrera sur les chemins et les routes royales, ces routes qui sont la fierté du royaume de France, menant à Paris et à Versailles pour aller siéger aux États généraux convoqués au printemps de cette année 1789 portant fièrement l'épée au côté, mais ancienne et rouillée, vêtus de haillons et chaussés de sabots. Ils se raccrochent à leurs privilèges, le droit de chasse, quelque lambeaux de basse justice, la possibilité d'arborer dans leur fierté, leur demeure villageoise, girouette et pigeonnier, vestiges de leur grandeur passée. Ces journées printanières précèdent de quelques mois seulement l'estivale nuit du 4 août. Gérard Veyssière Université de La Réunion ------------------------------------------------------------------------------------- Bibliographie succincte: C. Vincent, Introduction à l'histoire de l'Occident médiéval, Paris, Livre de Poche 05 16, 1995. G. Duby, L'Europe au moyen âge Paris, Champs Flammarion, n° 146, 1984 (L'ouvrage a été publié pour la première fois avec des illustrations par " Arts et métiers graphiques " en 1981). É. Carpentier, M. Le Mené, La France du Xlè au XVè siècle, Population, société, économie, Paris, P.U.F. Thémis Histoire, 1996. C. Gauvard, La France au Moyen Age du Vè au XVè siècle, Paris, P.U.F., 1996. Les ouvrages généraux des collections Colin U, Nouvelle Clio, Seuil. R. Delort (sous la direction de), La France de l'an Mil, Paris, Seuil, H130, 1990. D. Barthélemy, L'Ordre seigneurial, Paris, Seuil, Nouvelle histoire de la France médiévale, H203, 1990. M. Bourin-Derruau, Temps d'équilibres, temps de ruptures Paris, Seuil, Nouvelle histoire de la France médiévale, H. 204, 1990. G. Duby, Le Temps des cathédrales, 2ème éd., Paris, Gallimard, 1976. (lère éd. avec illustrations dans la collection " Art, idées, histoire ", Paris, Skira, en trois volumes sous les titres Adolescence de la chrétienté occidentale, I'Europe des cathédrales et Fondements d 'un nouvel humanisme Genève, 1967 et 1966).